



*« La plupart
des architectes
répondent à la
complexité par
la dissociation.
Cela donne
les scénographies,
les collages
qui caractérisent
l'architecture
contemporaine »*

Engendrer l'espace par la structure

Entretien avec Christian Kerez

Le 9 septembre 2017, par Richard Scoffier

C'est à Berlin, dans le quartier alternatif et multiculturel de Kreuzberg où il s'est volontairement exilé, que nous retrouvons Christian Kerez. Il nous reçoit dans une longue galerie-atelier éclairée latéralement par deux rangées de fenêtres et traversée par un impressionnant pont roulant qui permet d'y hisser des charges depuis la cour. Ici, s'affairent une dizaine de stagiaires et de jeunes architectes venus du monde entier. Ils travaillent sur une vaste table de bois clair qui occupe la pièce sur presque toute sa longueur, entourés d'un paysage de maquettes d'études inachevées ou ruinées. Tirons le rideau, troisième élément essentiel de cet espace. L'entretien peut commencer.

D'A : PAS DE PAROIS, PAS DE CLOISONS, PAS DE PORTES : VOS RÉALISATIONS SONT TRÈS MARQUÉES PAR UNE MISE EN PRÉSENCE PRESQUE OBSESSIONNELLE DE CE QUI STRUCTURE, DE CE QUI PORTE.

Quand je construis une maison, un ensemble de logements ou un équipement public, ce qui m'importe avant tout c'est de créer une entité dont toutes les parties sont étroitement solidaires les unes des autres. Les éléments en eux-mêmes ne m'intéressent pas. Je préfère concentrer toute mon attention sur les relations qu'ils doivent nécessairement développer entre eux pour s'intégrer dans un ensemble. Il n'y a rien d'abstrait : pas de principes à appliquer, pas d'écriture personnelle à élaborer, simplement la volonté de créer un tout, défini par des liens inédits, établis entre les différents composants. C'est ce qui m'intéresse chez Schinkel. Il n'invente pas ses propres mots, il peut reprendre aussi bien un vocabulaire classique que gothique, selon les circonstances données et le client, mais il l'utilise à sa manière. Je reprends le langage moderne qui est mis à ma disposition – un langage commun qui me permet d'être compris – mais je le mets en question pour provoquer une nouvelle compréhension.

D'A : EST-CE SUFFISANT POUR RÉPONDRE À LA COMPLEXITÉ CROISSANTE DU MONDE D'AUJOURD'HUI ?

La plupart des architectes répondent à la complexité par la dissociation. Quand ils ont un projet à faire, plutôt que de répondre de manière unitaire à la question posée, ils hiérarchisent les problèmes – contexte, programme, structure, matière... – et traitent les choses séparément. Cela donne les scé-

nographies, les collages qui caractérisent l'architecture contemporaine. Des successions de décisions isolées les unes des autres, auxquelles viennent encore se mêler interprétations et sentiments personnels. Comme s'il s'agissait d'un processus linéaire dans lequel on pourrait s'arrêter n'importe où et développer l'une ou l'autre partie de manière totalement indépendante. Et dans ce processus, les tâches de l'architecte et du bureau d'études sont aussi distinctes : parfois l'ingénieur décide de la structure que l'architecte décore ensuite, parfois l'architecte dessine des formes et appelle ensuite l'ingénieur à son secours pour qu'elles puissent être réalisées... Pour moi, tout est lié, chaque choix va avoir des implications sur l'ensemble et rien ne peut être traité séparément. La structure, c'est ce qui apparaît dès l'origine, dès le chantier, et c'est aussi ce qui persiste et qui revient à la fin, dans la ruine. La structure ce n'est pas un élément, c'est la relation entre les éléments. Comment ceux-ci sont portés, comment ils sont liés les uns aux autres, comment ils se soutiennent réciproquement pour former un ensemble.

D'A : COMMENT VOS BÂTIMENTS RÉPONDENT-ILS AU CONTEXTE ?

La question du contexte est très large. Il ne faut pas oublier l'environnement intellectuel dans lequel sont conçus les projets. Le contexte d'un bâtiment, c'est aussi les projets qui l'ont précédé et ceux qui l'ont suivi, comment ces travaux entretiennent un dialogue les uns avec les autres.

Après que j'ai construit l'immeuble de logements de la Forsterstrasse à Zurich (1999-2003), beaucoup de clients m'ont demandé de refaire la même chose. J'ai toujours refusé. Mais à la suite de cette expérience, j'ai conçu la Maison au mur unique (House with One Wall) pour deux familles (2004-2007). Dans le premier, les murs porteurs sont discontinus et ne se superposent pas. Ce sont des objets massifs autour desquels on peut tourner. Dans le second, c'est un seul mur qui coupe de part en part la forme allongée, sépare les deux appartements et ne se franchit pas. Il se plisse différemment d'étage en étage pour créer des alcôves et assurer l'encastrement et la stabilité des dalles en porte-à-faux. Ces deux constructions sont basées sur des murs porteurs et on pourrait également considérer les poutres treillis

« Le contexte d'un bâtiment, c'est aussi les projets qui l'ont précédé et ceux qui l'ont suivi, comment ces travaux entretiennent un dialogue les uns avec les autres »

Page de gauche : Christian Kerez assis sur l'allège de la fenêtre bandeau de son immeuble de bureaux en cours de livraison à Lyon-Confluence.

superposées de l'école de Leutschenbach (2002-2009), à Zurich, comme des murs porteurs périphériques ajourés et voir ainsi que ces trois solutions donnent une réponse à chaque fois différente à une même question...

D'A : ET CONCERNANT VOS PROJETS RÉCENTS ?

Les trois projets sur lesquels je travaille actuellement sont très différents les uns des autres. Mais ce qui les relie, c'est toujours le désir de définir une relation très forte entre les éléments et de sortir des solutions conventionnelles.

Ainsi, à Lyon-Confluence, nous avons pensé l'immeuble de bureaux comme il nous était donné, comme un ensemble de plateaux superposés, portés par des poteaux. Et nous nous sommes seulement penchés sur la relation qui peut exister entre les éléments porteurs et les éléments portés, sans penser aux façades, ni à des rajouts quelconques. J'ai été très impressionné par le contexte urbain et je voulais créer un lien fort avec les immeubles proches de la gare Perrache qui définissent l'entrée du cours Charlemagne, l'axe majeur de la presqu'île entre la Saône et le Rhône, et les alentours de la place Bellecour. J'ai ainsi cherché à retrouver la tripartition classique de ces constructions du XIX^e siècle, avec leur socle qui marque l'ancrage au sol, les étages nobles au milieu et le couronnement plus léger au-dessus. Bien sûr, sans ajouter d'éléments décoratifs ou narratifs, mais en jouant seulement sur le processus de fabrication des points porteurs.

Ainsi trois types de béton différents sont mis en œuvre pour réaliser les poteaux. Le béton est d'abord damé pour obtenir de grosses colonnes avec des strates visibles possédant une texture et une matérialité proches de la terre. Puis, vibré, pour être plus lisse et plus fin. Enfin, centrifugé, pour obtenir des fûts creux, très proches de la résistance du métal. Le plan se répète strictement huit fois mais les proportions changent en fonction du diamètre des colonnes. Les cages des escaliers de secours et de l'ascenseur, déterminées par la trame structurelle du parking de l'îlot, interfèrent avec la trame de 1,35 m qui organise les espaces de travail. Ces éléments viennent aléatoirement traverser les plateaux et assurent le contreventement de l'ensemble. La structure du parking, pourtant totalement exogène, est ainsi étroitement associée à celle de l'immeuble et participe pleinement de sa composition.

« Une construction simple, presque dictée par le programme, mais complètement réinventée par le choix structurel »

« L'appréhension de l'espace est toujours liée au mouvement, c'est par lui que s'ouvrent et se ferment des perspectives »

Pour les parkings dans la vieille ville de Muharraq, au Bahreïn, nous nous sommes posé la question de savoir comment passer d'une dalle à l'autre sans emprunter un système de rampes indépendant. Nous avons essayé de trouver une géométrie pour que ces dalles se percent, se courbent et se touchent afin de permettre aux véhicules d'aller directement de l'une à l'autre...

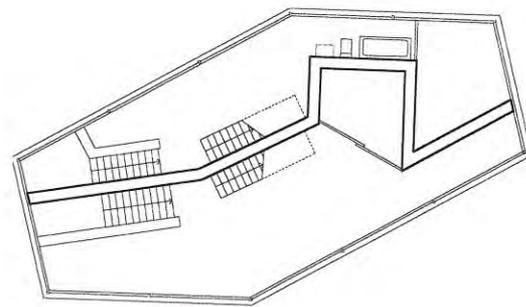
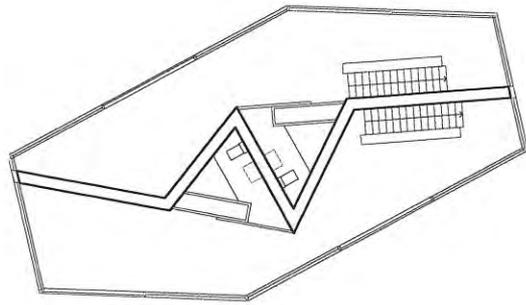
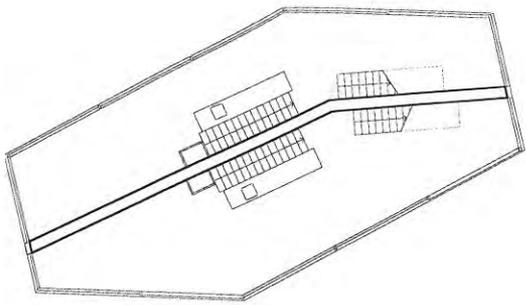
Contrairement à ces deux structures de poteaux et de dalles, la question du mur porteur est également le thème de la Maison à Prague. Ici, au lieu d'ériger un mur pour porter les dalles et de déterminer les espaces, nous avons donné à chaque espace son enveloppe porteuse et nous les avons ensuite arrimés les uns aux autres. Ce sont des blocs cylindriques de différentes tailles qui se touchent en plusieurs points et communiquent sans avoir de portes pour assurer une continuité spatiale maximale. L'espace interne se développe ainsi librement dans toutes les directions, suivant des relations qui changent à chaque étage et déterminant des séquences qui n'auraient pas été possibles dans une trame orthogonale.

Une construction simple, presque dictée par le programme, mais complètement réinventée par le choix structurel. On imagine la surprise de celui qui passera d'un espace à l'autre pour la première fois, attiré par des enfilades labyrinthiques qui lui donneront l'impression d'une profondeur infinie.

D'A : ON A L'IMPRESSIION EN VOUS ÉCOUTANT QUE LA QUESTION DU PARCOURS EST CRUCIALE...

Il y a une grande différence entre l'expérience directe d'un bâtiment et ce que l'on peut voir de lui à travers des photographies. Les bâtiments de la plupart des architectes contemporains semblent avoir été conçus pour ce médium. Mais je ne pense pas qu'il puisse se substituer à la découverte physique d'un bâtiment. Je parle là en tant que photographe, j'ai en effet exercé cette profession pour mes collègues pendant plusieurs années au début de ma carrière.

Pour moi, l'appréhension de l'espace architectural est toujours liée au mouvement, c'est par lui que s'ouvrent et se ferment des perspectives qui changent toujours. C'est la raison pour laquelle dans mon atelier, comme vous pouvez le voir, je conçois essentiellement à l'aide de maquettes. Elles me permettent de vérifier et de faire évoluer la



© E. Caillaud



C. Kerez

Deux manières de structurer l'espace : la maison mur et l'immeuble hypostyle. Ci-dessus, colonne de gauche, la Maison au mur unique, réalisée en 2007, est divisée en deux appartements par un voile séparatif et structurel

qui ne se superpose pas pour obliger les dalles à collaborer au système porteur. Ses plissements déterminent des espaces protégés qui s'opposent aux espaces exposés. Colonne de droite, des poteaux quadrillent

et rythment les plateaux de l'immeuble de bureaux du cours Charlemagne à Lyon-Confluence. Massifs et rugueux à la base, ils s'affinent et se lissent en montant de manière à réinterpréter la tripartition des immeubles classiques.



L'atelier de la Naunynstrasse à Berlin, encombré de ses grandes maquettes en chantier. Ici, le projet de parking pour le Bahreïn où les planchers s'échangent

et se courbent jusqu'à se toucher pour contreventer efficacement la structure et permettre aux véhicules de circuler librement de niveau en niveau.

structure en fonction des appropriations qu'elle rend possibles. Mais même très grande, la maquette permet des vues de l'extérieur vers l'intérieur, rarement l'inverse. Elle-même ne reste qu'un outil qui ne peut remplacer la perception d'un bâtiment réel. Quand je parle de mouvement dans l'espace, ce n'est pas tout à fait la notion corbuséenne de promenade architecturale presque prescrite par le plan. Dans mes bâtiments, je préfère imaginer des parcours aléatoires, des séquences erratiques, des mouvements donnant lieu à des visions décalées et imprévisibles. Mouvements par petites touches qui, une fois additionnées, conduisent à une appréhension complète de l'espace.

Mais j'aimerais aussi revenir sur *Incidental Space*, mon installation au Pavillon de la Suisse pour la Biennale de Venise de 2016, une coque irrégulière et autoportante en béton fibré très mince moulé suivant un processus de production digital, dans laquelle les visiteurs pouvaient entrer. Un travail que la critique a reçu comme une intervention artistique et non comme un projet architectural. Il posait pourtant une question essentielle. Comment parvenir à créer une sensation de générosité spatiale dans un volume très restreint et presque étouffant ? Mon pari était de jouer sur la perception, de sortir des critères visuels qui déterminent notre compréhension de l'échelle pour donner l'impression d'un espace interne presque illimité.

D'A : COMMENT VOUS POSITIONNEZ-VOUS PAR RAPPORT AU RETOUR DE L'ENVELOPPE PLACÉ À LA FOIS SOUS L'ÉGIDE DE SEMPER ET DE LA LUTTE CONTRE LES DÉPERDITIONS THERMIQUES ?

Semper est dans la dissociation, comme les architectes que j'évoquais tout à l'heure. Il sépare l'enveloppe de son support pour ne s'intéresser qu'à elle. Alors que, pour moi, l'architecture est indécomposable, on ne peut pas laisser de côté la question de la structure comme on ne peut pas laisser de côté la question de l'enveloppe parce qu'elles sont intrinsèquement liées.

Ce qui m'intéresse beaucoup, ce sont les architectes qui, au lieu de répondre à la question de l'isolation thermique en rajoutant des couches et des couches d'isolant, trouvent d'autres solutions et répondent en termes d'espace. Je trouve fascinant l'exemple de la tour Bois-le-Prêtre, la réhabilitation de Druot, Lacaton & Vassal. Là où les autres rajoutent de la matière, ils inventent de nouveaux espaces : des sas qui appellent de nouveaux usages et une vision



C. Kerez



L'atelier avec les esquisses de la Maison à Prague en cours de conception et un scénario en trois dimensions permettant de simuler une occupation possible de ses espaces. Des cylindres de trois tailles différentes qui communiquent entre eux par de multiples tangences afin de permettre des effets d'enfilades et de mises en abyme.





© Walter Mair

Page de gauche : non, ce n'est pas une maison habitacle d'André Bloc mais l'intérieur accessible d'*Incidental Space*, l'installation de Christian Kerez construite dans le Pavillon suisse pour la Biennale de Venise.

Ci-contre : ombre et lumière. Un appartement de l'immeuble de la Forsterstrasse révélé par la clarté blanche, neutre et multidirectionnelle du ciel d'hiver et de son paysage enneigé.

presque climatologique de l'habitat, avec des zones chauffées et d'autres simplement protégées.

Il y a aujourd'hui de plus en plus de pression pour que l'architecte s'occupe seulement des façades et abandonne l'essentiel à d'autres corps de métier. C'est quelque chose qui me dérange profondément, parce que l'architecte n'est pas un graphiste : son rôle est de créer des espaces. C'est l'une des raisons pour lesquelles j'ai participé à si peu de concours ces dernières années. Tout est trop contraint, les volumes à bâtir sont définis par une étude de faisabilité généralement bâclée, tandis que le programme est confié à un programmiste : les volumes et les usages sont donnés et l'on ne demande à l'architecte que de dessiner le motif de l'emballage.

D'A : TOUTS LES GRANDS ARCHITECTES SEMBLENT CHERCHER À REPENSER LA LUMIÈRE : DRAMATIQUE CHEZ LE CORBUSIER POUR PERMETTRE AUX VOLUMES DE S'AFFIRMER; DOUCE, MULTIDIRECTIONNELLE ET SANS OMBRE CHEZ RENZO PIANO; PRESQUE AVEUGLANTE CHEZ JEAN NOUVEL. QU'ELLE SERAIT LA VÔTRE ?

S'il y a bien quelque chose que m'a appris la photographie, c'est l'importance de la lumière. Selon son intensité, sa qualité, elle peut entièrement bouleverser l'expérience d'un espace.

Je ne pense pas qu'un architecte puisse définir une lumière comme un cinéaste peut le faire. Ce qui me fascine, au contraire, c'est d'imaginer des dispositifs ouverts, très sensibles, qui peuvent réagir à la moindre modification, au moindre frémissement de la lumière naturelle. Des espaces capables de capter et d'amplifier une clarté qui se modifie tout le temps, en fonction des heures de la journée comme des saisons de l'année. Il faut renverser les choses et comprendre que l'architecture n'est qu'un mécanisme offert et en aucun cas un générateur de lumière.

Ainsi je ne cherche pas à définir mon type de lumière, mais je laisse le maximum de latitudes possible à la lumière pour qu'elle puisse modeler et changer l'espace à sa guise. J'habite maintenant depuis une dizaine d'années dans l'un des appartements de l'immeuble de la Forsterstrasse. Et ce qui me fascine le plus, ce sont les moments si différents que j'ai pu y vivre grâce aux changements de lumière, grâce aux changements de couleur du paysage. Des changements qui sont portés à leur paroxysme par cette architecture qui réunit les qualités de la grotte et du pavillon à l'intérieur d'un concept rigoureux. ■

« Ce qui me fascine, c'est d'imaginer des dispositifs ouverts, qui peuvent réagir au moindre frémissement de la lumière naturelle »